



HAL
open science

La pandémie de Covid-19 : une crise sanitaire révélatrice de la diversité des conditions de vie étudiantes

Évelyne Barthou, Yann Bruna, Emma Lujan

► To cite this version:

Évelyne Barthou, Yann Bruna, Emma Lujan. La pandémie de Covid-19 : une crise sanitaire révélatrice de la diversité des conditions de vie étudiantes. [Rapport de recherche] Université de Pau et des Pays de l'Adour. 2021. hal-03217939

HAL Id: hal-03217939

<https://hal.science/hal-03217939v1>

Submitted on 5 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Une crise sanitaire révélatrice de la diversité des conditions de vie étudiantes

BARTHOU Evelyne
BRUNA Yann
LUJAN Emma



Sommaire

<i>Introduction.....</i>	<i>3</i>
<i>Partie 1 : L'expérience et le vécu de la crise sanitaire : entre contraintes et opportunités</i>	<i>6</i>
<i>Partie 2 : Des sociabilités mises à l'épreuve.....</i>	<i>11</i>
<i>Partie 3 : Faire ses études en temps de crise sanitaire.....</i>	<i>17</i>
<i>Partie 4 : Crise sanitaire et transitions environnementales : remises en question individuelles et globales</i>	<i>25</i>
<i>Partie 5 : Les usages du numérique en temps de crise sanitaire.....</i>	<i>31</i>
<i>Références</i>	<i>36</i>

Chronologie du projet TRANSICOVID

Lancement de la 1^{ère} phase

Nous avons lancé notre enquête le 2 avril 2020, deux semaines après le début du confinement printanier.



Avril 2020

15 Mai 2020



Fin de la 1^{ère} phase

8 515 individus ont répondu au premier questionnaire.

Publication de la 1^{ère} synthèse et lancement de la 2^{ème} phase

Nous avons publié une première note de synthèse générale sur le vécu du confinement et lancé la deuxième phase relative au déconfinement et aux projections vers l'après crise sanitaire.



Juin 2020

Décembre 2020

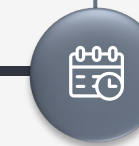


Publication de la 2^{ème} synthèse

Nous avons publié une seconde note de synthèse centrée sur la question du travail pendant le confinement, réalisée à partir des données de la 1^{ère} phase.

Fin de la 2^{ème} phase

3 422 individus ont répondu au second questionnaire.



Février 2021

Mai 2021



Publication de la 3^{ème} synthèse

Nous publions une troisième synthèse portant spécifiquement sur l'expérience de la crise par les étudiant-e-s, réalisée à partir des données quantitatives et qualitatives collectées lors de la 2^{ème} phase.

Enquête et méthodologie

Les étudiant·e·s ont été particulièrement affecté·e·s par cette crise sanitaire. Qu'ils ou elles soient stoppé·e·s dans leurs études et projets, qu'ils aient rencontré des difficultés à trouver un stage, perdu leur emploi ou qu'ils aient eu des doutes profonds sur leur souhait ou capacité à poursuivre ou non des études, cette période a été marquée par l'incertitude et le doute, mais aussi un bilan personnel et beaucoup d'introspection. Ayant massivement opté pour un confinement en famille afin d'éviter d'être confiné·e·s seul·e·s, nous verrons que des étudiant·e·s ont très bien vécu ce rapprochement familial et qu'ils et elles en ont profité pour faire des activités et partager des moments avec leurs proches, quand d'autres se sont sentis contraints et freinés dans leur autonomie par cette recohobitation temporaire.

Il est important néanmoins de préciser que les différences entre étudiant·e·s sont très importantes quand on considère leur sexe, leur lieu de confinement, le fait qu'ils ou elles soient né·e·s en France ou à l'étranger ou encore qu'ils et elles aient un lieu pour s'isoler ou non dans leur logement.

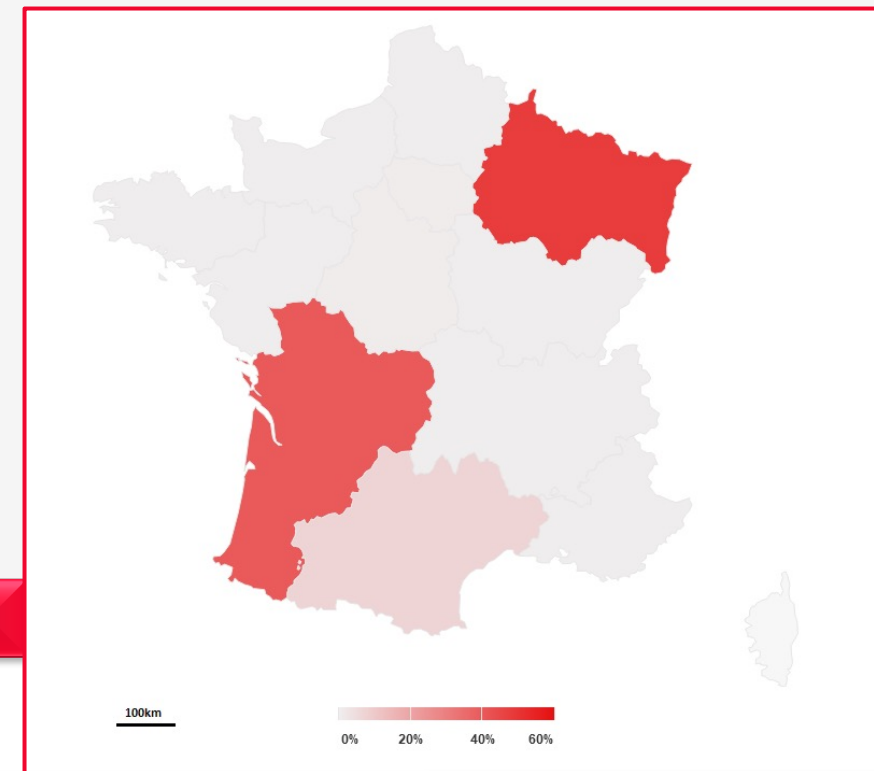
À la suite d'une analyse des questions fermées (45) et ouvertes (21) portant sur la situation des étudiant·e·s et extraites du second questionnaire que nous avons réalisé dans l'enquête TRANSICOVID, nous avons décidé de revenir ici sur quelques axes d'analyse principaux. Ceux-ci seront traités à la fois grâce à des données quantitatives mais aussi qualitatives, à travers notamment des extraits de réponses aux questions ouvertes, sélectionnés pour leur significativité.

Répartition géographique des étudiant·e·s répondant·e·s à l'enquête

47.9% de nos répondant·e·s sont localisé·e·s dans la région Grand Est,
40,2% en Nouvelle-Aquitaine et 7,1% en Occitanie.

Notre recherche TRANSICOVID tire son originalité des analyses conjointes de l'expérience objective et subjective de la crise sanitaire, à travers une enquête basée sur deux questionnaires constitués à la fois de questions fermées et de questions ouvertes, mais aussi de 36 entretiens semi-directifs portant sur les premiers résultats.

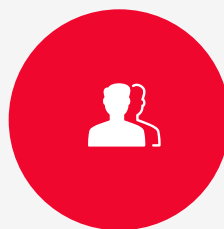
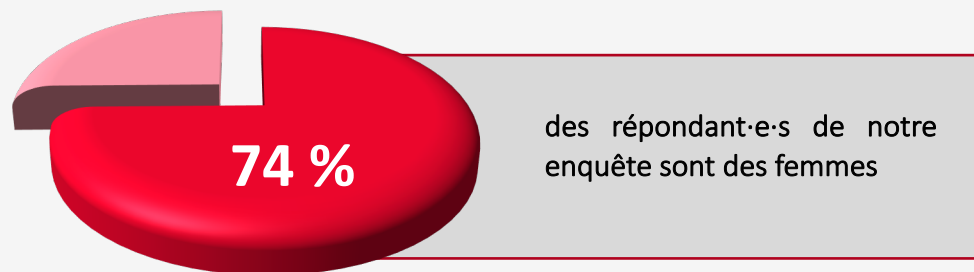
Les résultats présentés dans cette synthèse sont tirés du second questionnaire, diffusé en collaboration avec des universités de Nouvelle-Aquitaine, du Grand-Est, et, dans une moindre mesure, d'Occitanie. Merci à elles pour leur contribution.



Profil sociodémographique des étudiant.e.s de notre échantillon

2 101

Étudiant.e.s ont répondu à notre enquête en ligne.



2/3 de nos répondant.e.s sont diplômé.e.s d'un baccalauréat (général, technologique ou professionnel).

Environ ¼ sont diplômé.e.s d'une licence, d'un BTS ou DUT.

Les étudiantes représentent environ 55 % des inscrits à l'Université en France, ce qui signifie qu'elles sont sur-représentées dans notre échantillon, même si les femmes sont, en moyenne, plus nombreuses à répondre aux enquêtes que les hommes (Riandey et Blöss-Widmer, 2009). Les étudiantes et étudiants étrangers représentent quant à eux 15% des étudiants en France, ce qui signifie que nous avons une sous-représentation dans notre échantillon mais ils ont fait l'objet d'un terrain complémentaire spécifique (note de synthèse sur le sujet à paraître en 2021). Enfin, la répartition des étudiant.e.s par diplôme se rapproche quant à elle de la répartition au sein de la population française.



Partie 1 : L'expérience et le vécu de la crise sanitaire : entre contraintes et opportunités



Des étudiant.e.s plus affecté.e.s par la crise que le reste de la population

Ces résultats rejoignent ceux que nous avons obtenus dans le premier questionnaire, à savoir un sentiment de sérénité plus faible chez les jeunes que pour les autres catégories d'âge. Cette période est pour elles et eux une période de construction et d'expérimentation et les étudiant.e.s ont, pour certain.e.s d'entre eux, perdu leur emploi étudiant, rencontré plus de difficultés d'apprentissage que dans les conditions d'études normales, ou encore n'ont pas trouvé de terrain de stage. Il ressort des questions ouvertes un sentiment de « jeunesse volée » et de n'avoir pas pu vivre pleinement une vie étudiante.

26,3 %

des étudiant.e.s font état de sentiments de stress, d'angoisse, voire de signes dépressifs contre 16% du reste des répondant.e.s.

35,7 %

des étudiant.e.s se sentent serein.e.s face à la crise, contre 47,5% du reste de notre échantillon.



Des étudiants plus sereins face à la crise que leurs homologues féminines

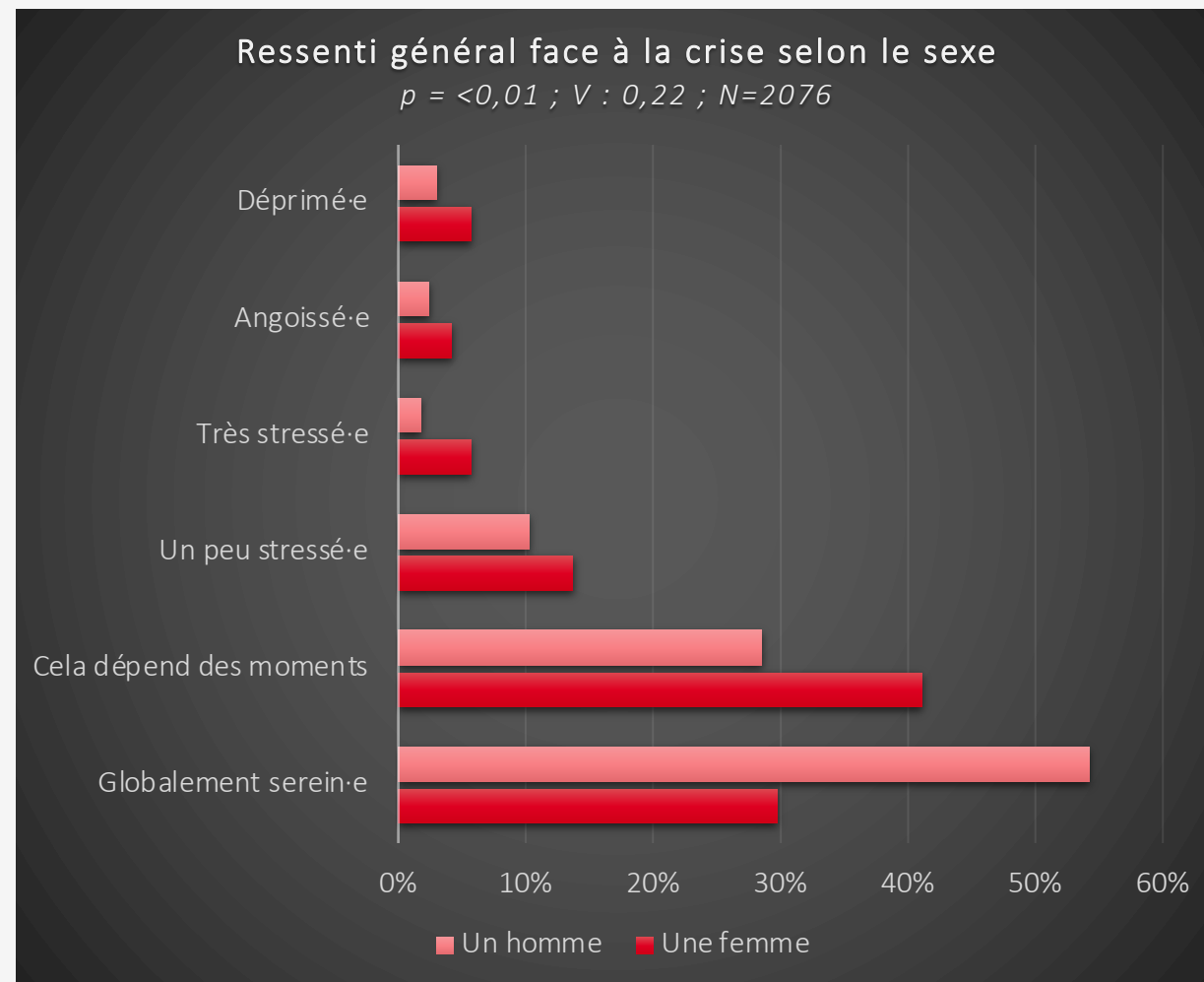
Les étudiantes ont encore plus mal vécu cette période que les étudiants, avec tout de même plus de 20 points d'écart au niveau du sentiment global de sérénité. Cela s'explique en partie par le poids des normes de genre, une charge mentale qui pèse plus sur les étudiantes que les étudiants, notamment en ce qui concerne le temps consacré à la famille et au couple (Barthou, 2018), mais aussi par une socialisation fortement différenciée induisant un rapport différent aux ressentis et émotions. Les attributs masculins, tels que la censure émotionnelle, empêcheraient une partie des étudiants d'exprimer pleinement leurs inquiétudes et leur stress (Guionnet et Neveu, 2004).

54,2 %

des étudiants se sont sentis globalement sereins face à la crise contre moins de 30% des étudiantes.

29,3 %

Près de 30% des étudiantes se sont senties stressées, et de façon moindre, angoissées ou déprimées, contre 17,5% de leurs camarades.



Un confinement étudiant source de mal-être pour certain.e.s...

La question du mal-être, présente dans les réponses de nombreux étudiant.e.s, peut s'expliquer par la pluralité des répercussions de la crise sur leur vie quotidienne, qu'elles soient d'ordre social, scolaire, économique, ou encore de santé. Ces difficultés se sont notamment traduites par l'apparition de difficultés psychologiques (niveau de stress décuplé, signes d'angoisses, troubles dépressifs), pouvant parfois entraîner des incidences sur la santé physique (troubles du sommeil, insomnies, voire troubles alimentaires). Même s'il s'agit d'une crise « sans précédent » (Belghith et al., 2020), tous les étudiant.e.s n'ont toutefois pas été touché.e.s de la même façon ni avec la même intensité. Les plus autonomes vis-à-vis de leur famille et les étudiantes et étudiants étrangers ou en mobilité, dont la situation se caractérise par un éloignement de celle-ci et de l'aide matérielle et financière qu'elle peut apporter, comptent parmi les plus durement affectés par l'épidémie sur le plan économique et psychologique (*Ibid.*).

■ De l'accroissement du stress...

« Beaucoup de choses, les cours à distance, ne voir personne, pas de pratique physique car gymnases fermés, faire toujours la même chose et ne pas souffler, le stress est multiplié. »
(Femme, moins de 25 ans, niveau de diplôme non renseigné)

« Quand on est étudiant les sorties pour décompresser sont vitales, on ne peut plus s'amuser de la même façon, et beaucoup moins qu'avant, ça engendre pleins d'autres problèmes : stress exacerbé, manque de lâcher prise, obsession du risque de contamination, moins de contacts sociaux extérieurs à l'université, moins de folies, moins de rires, moins de bonne humeur... »
(Femme, moins de 25 ans, niveau doctorat)

22,7 %

des étudiant.e-s perçoivent le confinement comme une surcharge de stress.

29,6 %

des étudiant.e-s estiment que le confinement a été difficile psychologiquement.

■ ...aux fortes incidences psychologiques

« Mon renfermement sur moi-même s'est largement accentué. »
(Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Comment je me sens psychologiquement : déprime, sentiment d'impuissance, colère. Je suis devenue très pessimiste. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Des angoisses trop souvent présentes, des rapports compliqués avec les proches à cause de ces causes, et une tension globalement ressentie même entre les personnes. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

... mais parfois aussi source d'opportunités

« Globalement vous avez trouvé que le 1er confinement (printemps 2020) a été... »

42,5% « Agréable mais il était temps que cela se termine »

30,4% « Un moment de répit »

27,3% « Reposant »

24,8% « Ressourçant »

La prise de conscience de la centralité de la sociabilité

« C'était une période difficile mais qui a montré certains avantages et a permis de se rendre compte du caractère agréable de certaines activités qui paraissaient autrefois anodines (boire un verre en terrasse, rencontrer des amis, dîner en famille...). » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« On a essayé de rester en contact juste pour éviter des choses bizarres. Des fois les gens peuvent faire des choses qu'après ils regrettent. On a essayé de rester en contact pour éviter l'isolement. » (Homme, 25-35 ans, niveau master)

Une période d'introspection personnelle

« Une perception de la vie différente et des projets d'avenir bien différents (professionnels et personnels) : je suis depuis septembre étudiante en reconversion. Je ne veux plus exercer en tant qu'infirmière. J'achète un terrain en forêt, je ne veux plus vivre en ville. » (Femme, 25-35 ans, niveau master)

« Mise en pause de notre vie de tous les jours qui a pu faire réfléchir sur notre manière de fonctionner et de vivre (revenir à des choses simples, importance de métiers sous-estimés d'habitude, impacts sur l'environnement,...). » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« Je le vois comme un moment de pause, d'union un peu sacrée, où le bien commun est passé avant le plaisir personnel (des sorties, rencontres, etc.). J'ai une très bonne vision du confinement. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

Décélération et temps pour soi

« Le confinement m'a permis de relaxer corps et esprit. Moins de stress lié au quotidien. » (Femme, 51-65 ans, niveau licence)

« Période qui m'a permis de me reposer et de faire retomber la pression en ralentissant le rythme de vie, tout en ayant un suivi pédagogique très correct malgré les inconvénients évidents. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Je me suis rendue compte de l'importance des relations sociales. J'ai également redécouvert le temps... Malheureusement le retour à la vie active me remet dans une situation de course contre le temps perpétuelle. » (Femme, moins de 25 ans, niveau doctorat)



Partie 2 : Des sociabilités mises à l'épreuve



Le confinement synonyme de (re)cohabitation

Le choix, quand il s'agit bien d'un choix, de se confiner en famille a été réalisé par une grosse majorité des étudiant·e·s. Cela souligne la centralité de cette dernière en période de crise et l'évolution des relations familiales, de moins en moins hiérarchiques. La famille, plus axée sur l'horizontalité, la solidarité et l'épanouissement personnel en font une instance majeure pour les jeunes (Barthou, 2021). Néanmoins, si les solidarités familiales peuvent être positives, elles ont aussi l'ambiguïté du don qui crée de la dépendance (de Singly, 2003) et toutes et tous ne vivent pas dans des familles harmonieuses ni en capacité de les aider.

67,3 %

des étudiant·e·s ont vécu le confinement avec au moins un de leurs parents

12,3 %

des étudiant·e·s ont vécu le confinement uniquement avec leur conjoint·e

10,9 %

Un·e étudiant·e sur dix a vécu le confinement seul·e

Du triple intérêt du retour au domicile familial

Pour Olivier Galland, la post-adolescence est caractérisée en France par une phase d'indépendance souvent partielle, notamment en termes de logement, mais souvent sous dépendance financière à l'égard des familles (2009). Cela permet dans une certaine mesure de palier les difficultés d'entrée sur le marché du travail, mais souligne aussi les clivages socio-économiques entre les jeunes et donc les étudiant·e·s. Ce modèle d'accès à l'autonomie serait une forme de compromis implicite entre les générations, propre à notre pays (Van de Velde, 2008), ce qu'a bien souligné cette crise sanitaire et notre enquête.

Le domicile familial a certes permis d'éviter de se retrouver seul·e mais aussi d'évoluer dans un environnement plus propice au travail, soit car le logement était plus spacieux soit car il permettrait un accès à la nature, deux facteurs majeurs de bien-être pour les étudiant·e·s.

■ La recohabitation pour prévenir l'isolement social

« J'étudie depuis chez mes parents pour éviter d'être seul chez moi. »
(Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

« J'étais heureuse d'être rentrée avec ma famille avec qui je m'entends bien, mon ressenti aurait sans doute été très différent si j'avais dû rester confinée seule. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

■ L'importance de l'espace dans le logement

« J'ai eu la chance d'être confiné dans la maison de mes parents qui est assez spacieuse, le confinement ne m'a donc pas trop impacté car je ne me suis pas senti à l'étroit et que ma famille m'a permis de conserver un lien social. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Parfois compliqué notamment d'un point de vue sentimental étant donné la distance et l'impossibilité de voir ma copine. En revanche, une vraie détente psychologique au niveau des études, l'ambiance de travail dans mon foyer d'enfance étant bien plus propice et sereine que dans un petit appartement d'étudiant. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

■ L'accès à la nature en termes de bien-être

« Cela m'a permis de passer plus de temps avec ma famille. J'ai pu mieux réorganiser mon travail. Étant donné que j'étais à la campagne j'ai pu profiter du grand air assez régulièrement. Globalement je retiens que du positif de ce premier confinement. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Pendant la période de confinement, j'étais chez mes parents en campagne et je le vivais très bien. J'y suis restée jusqu'au 29 août où j'ai dû retourner dans une grande ville pour mes études et là c'était l'angoisse. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

De l'ambivalence de la (re)cohabitation

Beaucoup d'étudiant·e·s dressent un bilan positif de cette cohabitation, laquelle a contribué au partage de moments privilégiés, parfois qualifiés de « retrouvailles », et propices à l'amélioration des liens familiaux. La famille, relationnelle et individualiste (de Singly, 2007), est bien un lieu de reconnaissance, de valorisation de l'expression de soi aujourd'hui, mais elle est aussi un lieu de tension entre construction d'un monde commun et processus d'individualisation (*Ibid.*). Cet « individualisme familial » (Déchaux, 2009) met donc en exergue le poids de la flexibilité familiale mais aussi la variété des styles conjugaux, éducatifs, de relation à la parentèle et les inégalités sociales (*Ibid.*).

Les contraintes et tensions de cette vie familiale sont également mentionnées par nos enquêté·e·s. Les causes en sont variables : difficultés à vivre ensemble en permanence, désaccords liés à la réalisation des tâches domestiques, manque d'espace pour s'isoler, conflits antérieurs exacerbés, etc.

■ Une recohobitation favorable au resserrement des liens familiaux...

« Les deux premières semaines étaient agréables, cela m'a permis de passer du temps avec ma famille (mes soeurs et mes neveux) ce que je n'avais pas fait depuis très longtemps. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Des liens resserrés avec ma famille, une meilleure hygiène de vie car davantage de sport, moins de stress car je suis retournée chez moi et j'étais entourée. Je pouvais me concentrer uniquement sur mes études. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

26,8%

Des étudiant·e·s confiné·e·s chez leurs parents mentionnent des relations compliquées avec leurs proches

■ ... mais aussi source de tensions au sein du foyer

« Bilan qui n'est pas seulement négatif mais plutôt mixte ; ce n'est pas simple de retourner chez ses parents qui doivent comprendre que nous ne sommes pas disponibles toute la journée pour les tâches ménagères mais que nous étudions. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Une période d'angoisse et de tension à vivre avec ses proches sans jamais prendre l'air. Nécessité de voir différentes personnes et de pouvoir aller dans divers endroits. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Le confinement m'a obligé à retourner vivre chez mes parents. Mauvaises relations familiales, causes de stress et d'anxiété, pensées suicidaires. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« Mon bilan sur mon confinement est : je ne peux rester aussi longtemps avec ma famille sans déprimer, quand je suis avec ma famille je ne peux travailler dans un environnement calme et sans avoir à me stresser pour une autre raison que mes cours. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

Un isolement générateur de difficultés psychologiques

Les étudiant·e·s confiné·e·s seul·e·s ont pu organiser leur temps librement et sans avoir à rendre de comptes à qui que ce soit, ce qui a pu poser problème aux autres étudiant·e·s. Cependant, cette autonomie et liberté semblent avoir eu un coût important en termes de solitude, de stress voire de souffrance. Cette « souffrance de l'autonomie » (Gaviria, 2012) des étudiant·e·s vivant en solo, a pris une place d'autant plus importante que ces dernier·e·s ont majoritairement été confinés en milieu urbain et périurbain, accentuant ainsi le sentiment de solitude et d'enfermement.

■ Des conditions de vie peu favorables à l'épanouissement

« Je souffre d'isolement, et du manque d'espace végétalisé à proximité. J'ai l'impression que certains ont davantage "profité" de la situation de confinement que d'autres (présence de la famille / parcs ou nature à proximité / connexion à internet / chômage partiel/ etc.). » (Homme, moins de 25 ans, niveau doctorat)

« Vivant dans un HLM j'ai eu l'impression d'étouffer et les journées étaient toutes monotones. Étudier dans sa cuisine n'aide pas vraiment. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Il y a des gens qui ont été confinés seuls, c'était mon cas. C'était pas vraiment sympa. Sans exagérer, le premier confinement j'ai failli perdre la tête. Des fois je me disais, 'je vais sortir, tant pis si je croise un policier et qu'il me donne une amende je vais l'accepter'. C'était vraiment insupportable. » (Homme, 26-35 ans, niveau master)

91,5 %

Des étudiant·e·s seul·e·s pendant le confinement l'ont vécu en zone urbaine (dont quartier prioritaire) ou périurbaine.

■ Solitude, stress, et angoisses

« Plus aucune interaction sociale. Beaucoup beaucoup de solitude, de déprime et de stress. » (Femme, 25-35 ans, niveau doctorat)

« C'est une période très creuse et négative de ma vie qui m'a grandement affectée et qui a entraîné une réelle perte de confiance en moi ainsi que l'apparition de crises d'angoisses dans les lieux publics et tous types de transports, même individuels. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« Mentalement/psychologiquement parlant ça a été un véritable défi. Enfermée chez moi dans mon studio CROUS 18m² pendant 2 mois et avec une masse de travail j'ai tout simplement fait un burn-out. Impossible d'étudier et de travailler de jour car je pensais et angoissais trop pour beaucoup de choses. Seulement la nuit et jusqu'à 9h du matin je pouvais me montrer productive. Je n'ai jamais autant procrastiné de ma vie. Mais juste cet enfermement de moi-même avec mes pensées et rien pour me distraire m'a beaucoup perturbée. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

Le manque d'interactions sociales, une difficulté majeure

La vie sociale, le fait de fréquenter des gens de son âge, de son milieu, d'être avec des gens qu'on reconnaît comme les siens est un besoin qui est particulièrement fort au moment de la jeunesse (Picard, 2020). Cela a largement été souligné par notre enquête sans pour autant avoir nécessairement poussé les étudiantes et étudiants à ne pas respecter les consignes sanitaires, notamment car beaucoup étaient inquiets pour leurs proches. Il n'en demeure pas moins que le groupe de pairs, instance majeure de socialisation horizontale, permet de répondre à différents types de besoins : de découverte et d'expérimentation, de reconnaissance, d'affirmation, d'attachement et de construction d'une identité personnelle et sociale (Barthou, 2021).

« La crise limite mes mouvements, à tous les niveaux. Au sens littéral et physique, où mon activité est réduite (pas de vélo, alors que je le prenais quotidiennement, peu de marche,...). Mais aussi au sens socioculturel : je vois très peu de personnes (mis à part ma compagne) et je ne fréquente plus de lieux "atypiques" : expo, ciné, concert, bar, événement en tout genre. » (Homme, moins de 25 ans, niveau doctorat)

« Les contacts sociaux plus que restreints en dehors du cercle familial, j'ai l'impression qu'on m'a enlevé ma vie. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Je me suis rendue compte, qu'avant tout ça on était quand même très tactiles avec les amis et famille. Ce contact me manque. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

53,8%

des étudiant·e·s regrettent de ne plus participer à une **activité associative, culturelle, de loisirs ou à un club**.

- 21,5% continuaient de le faire (différemment ou comme avant)

53,3 %

des étudiant·e·s regrettent de ne pas pouvoir **rendre visite à leurs proches**.

- 43,2% continuaient de le faire (différemment ou comme avant)

49,7 %

des étudiant·e·s regrettent l'absence de **rencontres au hasard dans les espaces publics**

- 11,9% continuaient de le faire (différemment ou comme avant)



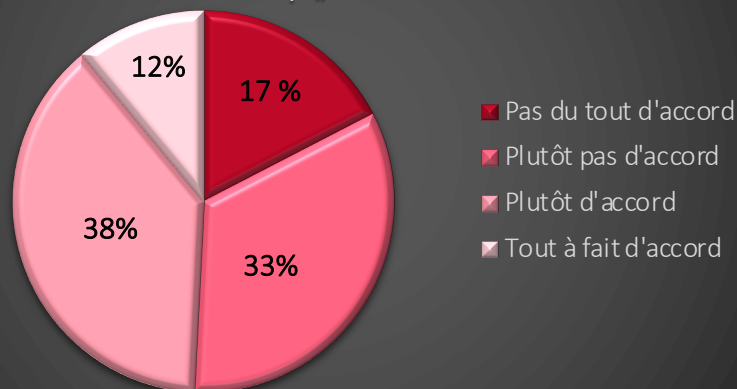
Partie 3 : Faire ses études en période de crise sanitaire



Un bilan mitigé quant à la gestion de la crise par le système éducatif

La soudaineté de la crise et des mesures politiques a surpris une grande partie des enseignant·e·s à l'université, plus ou moins sensibilisé.e.s par ailleurs aux outils numériques (cf. partie 5). Cette soudaineté, ce manque de préparation et de familiarité avec les outils (des universitaires mais aussi de leurs établissements) mais aussi des configurations familiales et personnelles diverses (enfants en bas âge, conjoint.e ou famille à risque etc.) ont eu des incidences importantes. Cela a impliqué une prise en charge différentielle en fonction des universités mais aussi des enseignant·e·s, ce qui peut expliquer cette ambivalence dans le ressenti des étudiant·e·s.

« D'après vous, le système éducatif s'est-il adapté pour gérer correctement la crise sanitaire ? »



■ Une remise en cause de la gestion de la crise par le système éducatif...

« L'enseignement supérieur n'avait ni les ressources ni les moyens de s'y préparer. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« Nous avons reçu moins de 10% du travail prévu. Mes notes ont chuté en moyenne de 1,5 point. J'ai perdu l'esprit des études et l'envie de travailler que j'ai eu tant de mal à acquérir. » (Homme, moins de 25 ans, niveau master)

« L'organisation des cours était très difficile, inexistante dans certains cas (je sors du lycée, et nous n'avons pas eu de nouvelles de certains profs, peu de la part d'autres...). Les informations étaient très difficiles à obtenir, et l'on était dans une incertitude constante par rapport à nos examens. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

■ ... Contrastée par des avis plus nuancés et positifs

« Professeurs et administrations engagés dans le bien-être de leurs élèves, ont fait preuve d'adaptabilité et ont transmis les informations du mieux qu'ils le pouvaient » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Les enseignant.e.s ont fait de leur mieux pour assurer la continuité pédagogique, mais beaucoup de choses importantes n'ont pas pu avoir lieu (soutenances de stage, oraux de projets...) » (Homme, moins de 25 ans, niveau master)

« C'était une période difficile et parsemée d'inégalités. Certains professeurs faisaient preuve de bon sens et de compréhension tandis que d'autre surchargeaient les élèves et étudiants de travail sans se soucier de leur condition de travail et d'accès à une connexion internet stable. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

L'enseignement à distance : un positionnement a priori ambivalent

« Pourquoi souhaitez-vous reprendre les enseignements en présentiel ? »

77%

« Les contacts avec les autres étudiant.e.s me manquent »

73,7%

« Je n'arrive pas à me motiver à distance »

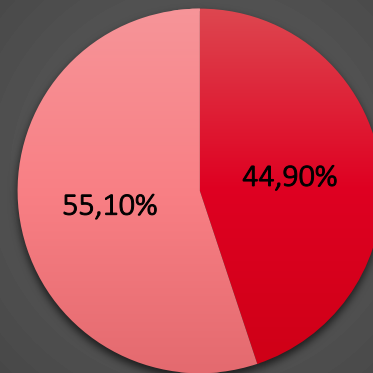
73,1%

« Je travaille moins bien à distance »

67,7%

« Les contacts avec les professeurs et autres personnels me manquent »

« Souhaiteriez-vous continuer au moins en partie l'enseignement à distance ? »



■ Oui ■ Non

« Pourquoi souhaitez-vous poursuivre les enseignements en distanciel ? »

« Je me sens plus en sécurité chez moi »

52,3%

« Je travaille beaucoup mieux chez moi »

51,1%

« Cela me permet de gérer à la fois mon travail et ma vie de famille/de couple »

38,4%

« Je n'aime pas me rendre sur le campus »

30,1%

Les étudiant.e.s sont majoritairement opposé.e-s à une reprise des enseignements, même en partie, en distanciel. Cependant, comme dans le cadre du télétravail (Barthou & Bruna, 2021) le regard sur les enseignements à distance est toutefois relativement nuancé et très lié à la crise sanitaire. Le sentiment de sécurité et le fait de mieux travailler chez soi sont les deux arguments avancés pour celles et ceux qui souhaiteraient poursuivre, au moins en partie, les enseignements en distanciel, même si la question du chez soi est plus souvent le fait d'étudiantes et étudiants ayant un logement et des conditions de vie relativement favorisés. En ce qui concerne le pôle des étudiantes et étudiants qui souhaitent reprendre intégralement en présentiel, les questions du contact avec les autres, étudiant.e-s et enseignant.e-s, de la motivation et de l'efficacité semblent jouer un rôle central. Comme le souligne David Le Breton (2014), la condition humaine est corporelle, le corps est pourvoyeur de significations à de multiples niveaux et la présence au monde de l'individu est toujours celle d'une corporéité en action, ce qui explique bien la prégnance des contacts physiques, en face-à-face, pour vivre mais aussi se motiver et travailler efficacement.

Des difficultés de concentration et de motivation liées au fait d'étudier chez soi

Un des principaux résultats de l'enquête concernant les étudiant·e·s est que les difficultés rencontrées dans l'enseignement à distance ne sont pas nécessairement d'ordre matériel ou de connexion mais elles relèvent bien du contexte, de l'absence de cadre physique et des relations, mais aussi des difficultés de concentration.

La crise sanitaire a eu une influence indéniable sur l'état d'esprit et la disponibilité intellectuelle des étudiant·e·s, inquièt·e·s pour elles et eux mais surtout pour leur famille et leurs proches, les pensées douloureuses et les ruminations ayant un impact direct sur la concentration, comme le souligne l'outil pratique « Le repérage des signes de souffrance chez le/la jeune isolé·e étranger/ère » (2016). Néanmoins il semble bien que les pairs, l'émulation collective et la présence des enseignant·e·s soient des facteurs clés dans l'efficacité et l'engagement dans le travail universitaire.

67,6 %

Des étudiant·e·s ont souffert d'importantes difficultés de concentration, désignées comme quasiment impossibles à surmonter pour 10% d'entre eux.

■ Une motivation à travailler mise à rude épreuve pendant le confinement

« Ne pas partir en cours me démotive, je subis un relâchement scolaire, je n'ai aucune motivation. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« Les cours à la maison entraînant un certain manque de motivation et donc du stress vis-à-vis de mes devoirs. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Mon programme car à force je crois être en vacances et on décroche. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

■ L'absence de cadre scolaire accentue le manque de concentration

« Étudier est plus difficile quand on n'est pas dans le cadre scolaire. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« J'ai du réviser pendant le confinement pour un concours, dans des conditions tout sauf propices. Impossibilité d'aller dans les bibliothèques même après le déconfinement, difficulté à se motiver à travailler chez soi. » (Homme, moins de 25 ans, niveau master)

« Période très dure, où le travail est omniprésent au quotidien car sans possibilité de changer d'environnement entre lieu de travail et lieu de loisirs. » (Femme, moins de 25 ans)

Le sentiment d'une charge de travail décuplée

L'adaptation à ces nouvelles conditions de travail a été difficile pour les enseignant-e-s mais aussi pour les étudiant-e-s qui n'avaient plus leurs repères habituels, en particulier pour les primo-entrant-e-s. Toutes et tous ont été amené-e-s à se mobiliser et à travailler beaucoup plus en autonomie que dans des conditions normales, et ce, sans y être réellement préparés. En outre, les conditions de confinement et la possibilité ou non d'avoir un lieu adapté ont eu un impact sur ce sentiment de surcharge.

Les étudiantes semblent avoir rencontré plus de difficultés face à la quantité de travail que leurs homologues masculins. Cela rejoint en partie le fait qu'elles consacrent plus de temps, en moyenne à leur travail universitaire et leurs plus grandes difficultés, en moyenne toujours, à concilier temps de travail et temps personnels (Barthou, 2018), d'autant plus accentuées dans ce contexte particulier où le lieu de travail et le lieu de vie ne faisaient qu'un.

« Une surcharge et une surdisponibilité ont été demandées par les professeurs, notamment par des mails importants à toute heure, et beaucoup de documents et de cours envoyés, dont certains se sont perdus dans la masse des mails reçus. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

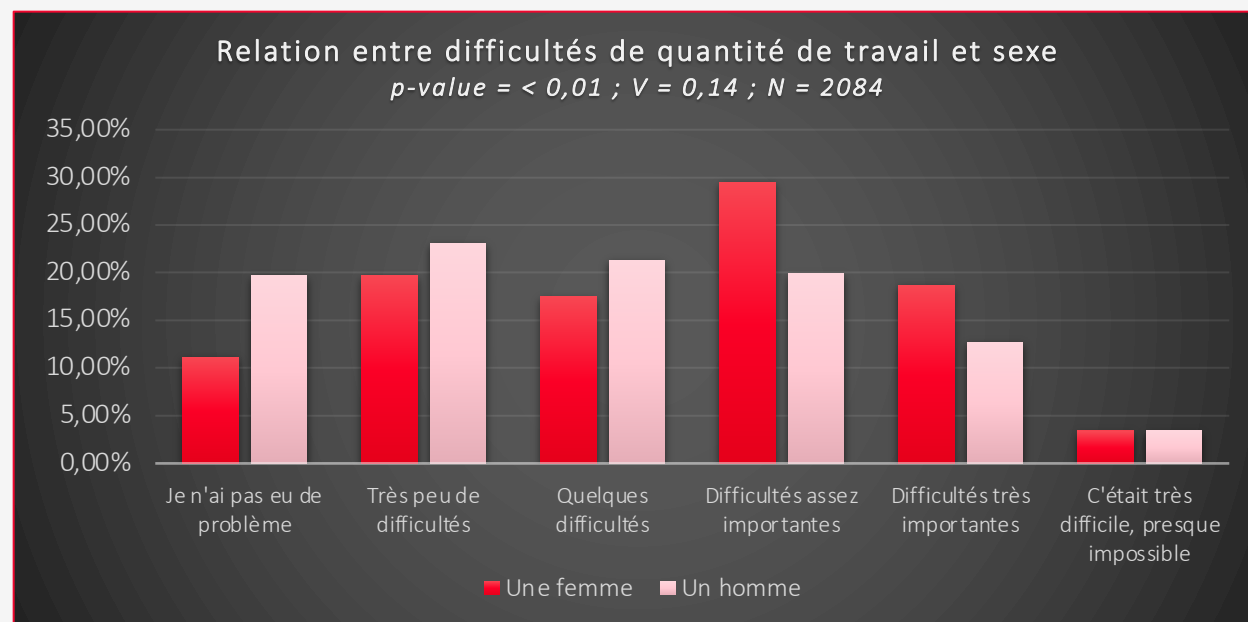
« Catastrophique. Aucun suivi pédagogique de la part de l'université mais une grosse demande de travaux à faire et envoyer (dont examens) sans cours à distance ni suivi. Concours national reporté et raté à cause, entre autres, du manque de préparation par la fac. » (Homme, moins de 25 ans, niveau master)

40% des étudiant-e-s en 1^{ère} année d'études supérieures ont souffert d'importantes difficultés de compréhension, contre 36% de ceux titulaires d'un BTS/d'une licence et 24% d'un master.

40%

Plus de 30% des étudiant-e-s diplômés d'un master déclarent n'avoir rencontré aucune difficulté de compréhension, soit près de 3 fois plus que ceux nouvellement entrés dans le supérieur (10,5%).

30,7%



47,9 %

Près de la moitié des étudiant-e-s ont ressenti un niveau important de difficultés en lien avec la quantité de travail à fournir aux enseignant-e-s.

Année « inaboutie », diplômes « non-mérités » : un sentiment de frustration

Au-delà des difficultés proprement scolaires, plusieurs étudiant·e·s dressent un bilan particulièrement amer de leur année universitaire qu'ils qualifient fréquemment « d'inaboutie » ou de projet inachevé. Cela semble lié en grande partie à l'absence de certains rituels estudiantins (temps consacrés aux collègues étudiants, soirées, passage des examens notamment du baccalauréat etc.) marquant les temps forts d'une expérience étudiante classique. La question de la valeur des études ou du diplôme semblent jouer un rôle important dans les inquiétudes et incertitudes des répondant·e·s.

■ Le sentiment d'une expérience scolaire « inachevée »...

« J'ai l'impression qu'elle n'a pas existé, c'est comme si mon année s'était terminée brutalement en plein milieu. Il reste un sentiment d'inachevé. » (Femme, 25-35 ans, niveau master)

« Ca n'a pas été si désagréable car nous n'avions plus de cours ni de stress pour le bac donc c'était plutôt tranquille mais ça à été très dur de devoir tout interrompre dans une période qui aurait dû être si importante, de ne plus voir aucun ami et de quitter le lycée comme des voleurs, sans savoir que l'on y reviendrait plus. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Il m'a gâché la fin de mon lycée, le confinement laisse un grand moment de suspens comme si les choses n'étaient pas totalement finies alors qu'elles le sont » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

■ ...accompagné de craintes liées à la dévalorisation des diplômes

« Décevant, les bacheliers n'ont aucun crédit alors que leur travail reste méritant. Toute la génération est touchée et impactée. L'année a été tronquée et donc sensation d'inachèvement, aussi à cause du bac qui a été "donné". » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Étant en terminale pendant le confinement, j'ai une vision mitigée de la fin de l'année, et pour cause, j'ai l'impression d'avoir eu mon bac dans une pochette surprise. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« J'ai l'impression de ne pas avoir mérité d'avoir eu mon année et je me demande quelle va être la valeur de mon diplôme une fois sortis de cette crise sanitaire. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Bilan difficile. De grosses inégalités, des diplômes donnés au rabais, non mérités et décevants (j'ai eu mon bac). » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

Le manque de liens physiques avec ses enseignant.e.s et ses pairs

Les étudiantes et élèves entrants dans l'enseignement supérieur plus fortement touché.e.s par le manque de liens avec leurs enseignant.e.s...

- Seulement 9,2% des étudiantes relatent une absence de difficulté contre 15,2% de leurs camarades masculins. A l'inverse, elles sont 41,1% à avoir rencontré de fortes difficultés, parfois difficiles à surmonter, contre 36,9% des étudiants.
- Les nouveaux bacheliers déclarent aussi un niveau de difficultés supérieur aux étudiant.e.s titulaires d'un diplôme de l'enseignement supérieur.

... Et des étudiantes plus impactées par le manque de contacts physiques avec leurs camarades que leurs homologues masculins.

- 60% des étudiantes ont connu d'importantes difficultés, parfois impossibles à surmonter, contre 52% des étudiants. A l'inverse, seulement 12% des étudiantes relatent une absence de difficulté contre 21% des étudiants.

« Mon mode de vie, ne plus pouvoir avoir de vie étudiante, ne plus pouvoir socialiser facilement. »
(Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« En tant que nouvel étudiant, ce n'est pas ce qu'on avait "prévu" par rapport à la sociabilisation »
(Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

« La vie sociale est trop impactée, on ne peut pas prendre dans nos bras nos proches, on ne voit pas les visages et expressions des personnes et ça devient frustrant. La distanciation sociale nous empêche de faire des rencontres notamment actuellement durant notre rentrée universitaire. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Le confinement a été très dur scolairement parlant, avec l'impression d'être abandonnée et très seule. Le manque de relations physiques ou verbales avec les personnes et professeurs que j'ai l'habitude de voir a été très difficile et long. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

64,5 %

désignent le manque de contacts physiques avec leurs professeur.e.s comme source de difficulté importante.

57,7 %

désignent le manque de contacts physiques avec les étudiant.e.s comme source de difficulté importante.

Un certain nombre d'avantages liés à l'enseignement en distanciel

La part des étudiant-e-s souhaitant poursuivre l'enseignement en distanciel doit être relativisée car les raisons prioritairement formulées pour justifier ce souhait sont très contextuelles et s'inscrivent plus dans une logique de protection contre le virus et de limitation de sa propagation, qu'une réelle volonté d'étudier à distance.

Néanmoins, certains résultats nous amènent à considérer, comme nous l'avons fait avec les télétravailleuses et télétravailleurs, le besoin de décélération (Rosa, 2018). Celui-ci peut passer par le gain de temps dans les transports, la rupture avec un quotidien stressant, le contrôle de ses temps de vie, la redécouverte de soi, de ses proches et de son environnement. Là encore, ces différents facteurs attestent de l'accroissement pendant cette période de notre puissance d'agir et, en retour, de notre aptitude à nous laisser « prendre », toucher et transformer par le monde (*ibid.*) mais aussi du besoin de ralentir et de maîtriser le temps et sa vie.

■ Un enseignement en distanciel perçu comme rassurant

« Éviter une propagation du virus qui aujourd'hui est encore évitable dans les universités. » (Homme, moins de 25 ans, niveau master)

« Cela permet de limiter le nombre d'étudiants dans les amphithéâtres et donc en conséquence la propagation du virus. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

■ Un gain de temps lié à la réduction des déplacements...

« Cela me permettrait de pouvoir me concentrer sur du travail personnel lié à mes cours car les déplacements entre mon logement et mon université sont conséquents. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« Cela peut éviter des allers-retours à outrance pour 2h de cours parfois. » (Homme, moins de 25 ans, niveau doctorat)

« Cela me permet de libérer les heures de trajet que j'ai pour aller jusqu'à la fac et le transformer en temps de travail. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

■ Une meilleure articulation possible des temps sociaux

« Pas besoin de prendre de transport et je peux mieux organiser ma vie perso. » (Homme, moins de 25 ans, niveau master)

« Cela permet de mieux gérer son emploi du temps. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« J'ai aussi beaucoup plus de temps pour moi et ma copine. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)



Partie 4 : Crise sanitaire et transitions environnementales – remise en questions individuelles et globales



Une conscience des enjeux environnementaux antérieure à la crise sanitaire

Les jeunes français·e·s ont une forte conscience environnementale même s'ils et elles ne sont pas toujours prêt·e·s à modifier leurs comportements et pratiques (Koschmieder *et al.*, 2019).

Il ressort toutefois de notre enquête qu'une part non négligeable des répondant·e·s, s'élevant à un·e étudiant·e sur deux, avait déjà recours à des pratiques respectueuses de l'environnement avant la crise sanitaire. Notre enquête montre que 54,5% d'entre elles consommaient déjà moins de produits non indispensables, 50,9% privilégiaient les produits reconditionnés, recyclés, d'occasion et 50,8% consommaient moins de viande.

78,4 %

Portaient déjà un avis positif sur la nécessité de protéger l'environnement avant la crise sanitaire

18,2 %

Ont changé de point de vue, de façon positive, sur la nécessité de protéger l'environnement à la suite de la crise sanitaire

61,5 %

Expriment la volonté d'éviter les lieux trop touristiques pendant leurs vacances pour protéger l'environnement

Une réflexion sur des pratiques plus autonomes et respectueuses de l'environnement...

La plupart des enquêtes montre que les individus à faible niveau de formation s'engagent moins, que ce soit par les usages ou par les achats, que ceux qui ont un niveau de formation élevé.

Ces derniers ont tendance à plus souvent adopter des pratiques durables dans leur quotidien en alliant intérêts collectifs et privés, en s'engageant à acheter des produits biologiques et équitables, en utilisant des pratiques collectives de transmission (manifestation, signature de pétitions, engagement dans des associations) mais aussi par leurs usages (Daniel, 2013).

- Des étudiant·e-s plutôt enclin·e-s à l'adoption de pratiques respectueuses de l'environnement

Parmi les 50% environ qui ne le faisaient pas déjà avant...

33 %

souhaiteraient privilégier les produits reconditionnés, recyclés ou d'occasion.

24 %

seraient prêt·e-s à consommer en priorité des produits locaux.

- Un temps de confinement mobilisé pour s'informer sur les possibilités d'une consommation plus autonome

42,9% des étudiant·e-s se sont renseigné·e-s sur la possibilité d'être plus autonomes en termes d'alimentation et de produits de base. Parmi eux :

Se sont renseigné·e-s sur la possibilité de faire leur jardin pour consommer leurs propres produits 59,6%

Se sont renseigné·e-s sur la possibilité de manger moins de viande 52,3%

Se sont renseigné·e-s sur la possibilité de faire leur propre pain/levain et leurs produits ménagers 48,4%

« D'un côté certes le fait de rester chez soi demande plus de nourriture et pousse à la consommation mais on a plus le temps de réfléchir à nos actes et même de se renseigner sur comment mieux agir sur la planète en prenant son temps et non en faisant les choses à la va-vite » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

... que le confinement a contribué à mettre en œuvre

Qu'il soit le fruit d'un choix personnel ou découlant des restrictions sanitaires, les étudiant·e·s ont majoritairement adopté un mode de vie plus favorable à l'environnement. Celui-ci s'est principalement traduit par une réduction drastique de la consommation, limitée aux produits essentiels et plus respectueux de l'environnement.

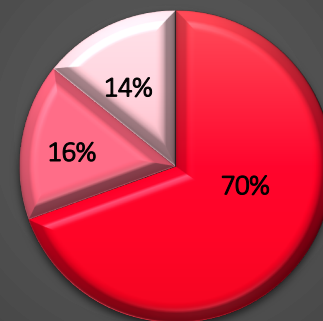
■ Une consommation et des dépenses énergétiques réduites au sein des foyers

« Tout ce qui est consommation subjective ne faisait plus partie de ma vie, donc plus de produit qui venait potentiellement par avion, et donc qui n'émet pas de CO2. » (Homme, moins de 25 ans, niveau master)

« Les semaines de confinement m'ont forcée à moins consommer comme nous étions enfermés et les commerces fermés également. Les consommations ne se réduisaient pratiquement plus qu'aux achats de nourriture. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Je ne sortais plus de chez moi, donc pas de prise de transports publics, pas de sur-consommation de manière générale. Seulement des achats de première nécessité (nourritures / produits ménager...). » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Avez-vous le sentiment que votre empreinte écologique a été plus faible pendant le 1er confinement ? »



■ Oui ■ Non ■ Je ne sais pas

Trois grandes pratiques se distinguent : le fait de « cuisiner maison », le recours à des producteurs locaux, contribuant dans le même temps à réduire l'achat de produits industriels, et la mise en place d'un potager.

■ Et des pratiques quotidiennes plus autonomes et responsables

« Plus de temps pour cuisiner donc achats de plus d'aliments bruts et locaux, quasiment aucun achat superflu. » (Femme, moins de 25 ans, niveau doctorat)

« Cuisine maison, aucun achat superflu, revue de mon mode de vie (réduction des déchets, développer le fait maison, réduire ma consommation en général). » (Femme, 36-50 ans, niveau master)

« Moins de déplacements en voiture, le temps de prendre le temps de faire les choses bien (réparer au lieu de jeter, fabriquer soi-même sa lessive (=moins de plastique), etc. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Confiné chez mes parents à la campagne, sans jamais sortir du jardin pendant deux mois, sans jamais prendre la voiture, manger les produits des maraîchers locaux et du potager, faible production de déchets, rarement aller au supermarché. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

Des effets positifs des restrictions sanitaires sur l'environnement...

La « mise en pause » de l'activité humaine à l'échelle mondiale

« L'économie mondiale s'est presque totalement stoppée, donc sans toute cette production, sans tous les transports (voitures, avions,...) l'empreinte écologique a été nettement plus faible que d'habitude. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« La réduction du commerce international a eu un impact sur l'extraction de certaines matières premières, la nécessité de les transporter. C'était des vacances pour la planète, malheureusement rien n'est éternel. » (Homme, 25-35 ans, niveau licence)

La réduction massive des mobilités

« Pas nécessaire de prendre la voiture quotidiennement pour aller travailler, prendre le temps de se déplacer à vélo, etc. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Il y a eu beaucoup moins de déplacements, l'utilisation des transports qu'ils soient personnels ou publics polluent énormément et là ils étaient réduits au maximum. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Avec le confinement, les déplacements et mobilités forcés (pour le travail par exemple) ont été largement réduits. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

Les étudiant·e·s identifient quatre grands effets positifs des restrictions sanitaires sur l'environnement :

- ✓ Réduction de la pollution liée à la baisse de productivité des entreprises et des usines
- ✓ Réduction des échanges commerciaux à l'échelle mondiale et du tourisme de masse
- ✓ Réduction des mobilités, en particulier professionnelles
- ✓ Réduction des déchets dans l'espace public.

... et des pratiques individuelles sources d'augmentation de l'empreinte écologique

Les étudiant·e·s expliquent souvent que la place du numérique pendant cette période a eu un effet négatif sur la consommation d'énergie notamment en ce qui concerne un usage professionnel (exigences du télétravail), un usage social (maintien du lien avec ses proches) et un usage récréatif (jeux-vidéos, streaming, etc.).

■ Des comportements de compensation visant à combler une certaine frustration

« Forte utilisation d'électricité suite à l'utilisation des appareils électroniques plus souvent. Surtout les ordinateurs avec le télétravail et la télévision pour s'occuper. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« L'utilisation de plateformes de streaming a augmenté donc je ne pense pas que ce soit une bonne chose par rapport aux serveurs qui contribuent au réchauffement climatique. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Certes moins de trafic routier, mais une hyperconsommation (parce qu'on avait que ça à faire pour se rassurer), ce qui pollue également. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

■ Des impacts environnementaux liés aux usages du numérique

« J'avais des cours en visioconférence ou des documents assez lourds étaient envoyés par mail. Je passais beaucoup plus de temps sur écran. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« L'utilisation massive des outils technologiques, selon moi, n'a pas amélioré la situation écologique actuelle » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

Les étudiant·e·s semblent bel et bien conscient·e·s de la complexité de la protection de l'environnement et des paradoxes qui la traversent aujourd'hui au regard de nos modes de consommation et de vie. L'étude de Claire Thoury (2017) montre bien que les étudiant·e·s, dont les engagements se veulent pragmatiques mais intenses, ambitionnent des résultats rapides mais durables de leurs engagements et aspirent, avec lucidité, au changement tout en étant convaincu·e·s que ces changements ne peuvent se faire que progressivement, si chacun·e fait sa part, et sans nier les individualités et l'importance de la réalisation de soi.

Cette crise sanitaire et le regard porté par nos enquêté·e·s abondent dans l'idée que notre modèle montre ses limites mais qu'il n'existe pas vraiment de remède miracle car une période de crise peut pousser à consommer plus afin de se protéger ou d'essayer de continuer à vivre le mieux possible en maintenant un lien social avec les autres.



Partie 5 : Les usages du numérique en temps de crise sanitaire



Une crise révélatrice d'inégalités en termes d'accès au numérique

28,6 %

Des étudiant·e·s ont souffert de fortes difficultés de connexion à Internet.

19,1 %

Des étudiant·e·s ont rencontré d'importantes difficultés avec leur matériel informatique.

Les étudiant·e·s se heurtent à diverses inégalités dans l'accès aux outils numériques, qui sont parfois cumulatives.

Parmi celles et ceux déclarant avoir rencontré des difficultés, la qualité de connexion est fréquemment citée dans leurs discours, même si certain·e·s admettent volontiers s'en servir comme excuse pour ne pas afficher la caméra lors des cours en visioconférence. Ces stratégies de contournement ne sont pas sans rappeler les tentatives de « disparition présente » (Gergen, 2002 ; Aagaard, 2016). Toutefois, pour les étudiant·e·s qui rencontrent réellement ce problème, l'accès aux cours en visio et la réalisation de certains exercices (oraux, hébergement de vidéos, etc.) s'en trouve particulièrement affectés.

Les problèmes de matériel et de logiciels sont également cités. Les étudiant·e·s de notre enquête soulignent enfin les difficultés liées à la fracture numérique cognitive (Kiyindou, 2009 ; Ghobadi et al., 2013), relative à la maîtrise de certains outils. Etudiant·e·s comme enseignant·e·s ont été frappé·e·s par la soudaineté du premier confinement et la nécessité de s'adapter rapidement à des modalités d'enseignement souvent nouvelles. En conséquence, le recours systématique à certaines plateformes en ligne n'avait pas été suffisamment anticipé et les individus qui ne sont pas habitués à ces outils présentent parfois des difficultés à s'en servir.

■ Une amplification des inégalités matérielles

« Besoin de bien savoir utiliser ces outils et d'avoir du bon matériel sinon on peut vite être à la traîne. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« On utilise beaucoup plus des outils numériques qu'avant (rendus de devoirs en ligne, certains cours en visio, parties de cours à faire soi-même...), ce qui est compliqué quand on sait que la couverture réseau n'est pas la même partout. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Place prépondérante mais existence de la fracture numérique notamment pour les personnes âgées ou précaires n'ayant pas accès au numérique. » (Femme, 36-50 ans, niveau doctorat)

■ La dénonciation d'une fracture cognitive

« Une bonne idée à condition de diminuer (ou idéalement supprimer) la fracture numérique (entre générations ET entre les territoires par exemple les zones blanches). » (Femme, moins de 25 ans, niveau doctorat)

« Toujours aussi envahissant, peu fiable au niveau du piratage, traçage, responsable d'une fracture sociale (ceux qui ont, ceux qui n'ont pas) ne parlons nous pas d'illectronisme!!! » (Femme, 25-35 ans, niveau licence)

Vers la professionnalisation d'un outil jusqu'alors utilisé pour la distraction et la socialisation...

En raison du rôle qu'elle a pu jouer sur l'organisation des enseignements, la crise sanitaire semble avoir amplifié et surtout précipité la reconsidération du smartphone comme un outil d'abord professionnel chez les étudiant·e·s. Si, dans le cadre d'une utilisation juvénile, ce dispositif est le plus souvent restreint à une mise en visibilité de soi dans les espaces numériques (Balleys, 2015 ; Jenkins et al., 2018), souvent liée à une logique de socialisation (Boyd, 2014), la massification du distanciel pourrait avoir amené les étudiant·e·s à redécouvrir ce petit terminal si chronophage qui occupait différemment leurs journées il y a encore peu de temps.

Pour certain·e·s étudiant·e·s, il s'agit avant tout d'une redécouverte des potentialités du smartphone mais aussi de l'ordinateur portable, qui peut se traduire par une montée en compétences individuelle. De nombreux individus de notre enquête affirment donc « avoir progressé », « mieux utiliser » des logiciels de bureautique, et s'être « remis à niveau ». Derrière l'aspect contraignant de ces nouvelles modalités d'apprentissage sont donc également énoncées de nouvelles opportunités : le distanciel impose, en pratique, une certaine compétence numérique face à laquelle tous les individus ne sont clairement pas égaux. Si elle a remis à jour la problématique de la fracture numérique dans son acception géographique, la crise sanitaire pourrait donc avoir joué un rôle favorable en matière d'apprentissage nécessaire car contraint de certains dispositifs.

■ Un usage professionnel contraint par le travail à distance...

« Un usage plus intense contraint et forcé par le télétravail, moins de plaisir. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Mes usages ont augmenté, et me permettent aujourd'hui de travailler alors qu'ils ne me permettaient que de me divertir avant. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Ils sont plus utilisés pour un usage professionnel qu'avant, où ils étaient plus une distraction. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

■ ... favorable à l'acquisition de nouvelles compétences

« J'ai dû me familiariser avec des outils numériques que je ne connaissais pas auparavant, cela m'a donc permis d'ouvrir mes connaissances sur le sujet. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Je passe beaucoup plus de temps sur mon ordinateur et par conséquent j'ai développé des compétences en informatique. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« J'ai progressé, je sais mieux utiliser Word, Powerpoint et enregistrer des vidéos. » (Femme, 25-35 ans, niveau doctorat)

« Utilisation plus importante, plus diversifiée et remise à niveau des outils numériques. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

L'usage des outils numériques : entre bénéfiques et tensions

Les étudiant·e·s soulignent cette tension bien connue en sociologie des usages (Jauréguiberry & Proulx, 2011) entre une forte logique de socialisation qui explique au moins en partie l'utilisation intensive des technologies de la communication au quotidien et une logique réflexive, critique, de prise de distance vis-à-vis de dispositifs qu'ils jugent parfois très invasifs et chronophages. Si les restrictions liées aux déplacements physiques, imposées lors de la crise sanitaire, ont renforcé le recours aux outils numériques dans la nécessité de garder du lien social, nos répondant·e·s expriment néanmoins des réserves quant aux potentielles dérives et irréversibilités qui pourraient découler, sur le plus long terme, d'une utilisation inconsidérée voire aveugle de tels dispositifs.

▪ Les outils numériques comme moyen de maintenir le lien social...

« Je passe mon temps sur mon ordinateur. J'utilise plus mon téléphone car c'est le seul moyen de communication régulière qu'il nous reste. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« J'utilise plus les outils numériques comme moyen de communication pour prendre des nouvelles de mes proches. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« J'ai vu le côté positif : garder le lien avec mes proches, soirées visio, etc. Très appréciable. » (Femme, 25-35 ans, niveau master)

« Si je ne me suis pas senti particulièrement isolé durant le confinement, c'est surtout parce que je pouvais communiquer facilement avec mes proches grâce aux outils numériques. » (Homme, moins de 25 ans, niveau doctorat)

▪ ...mais sources de vives inquiétudes quant à leur caractère envahissant et potentiellement « addictif »

« Outils presque indispensables, dont la majorité ne peut se passer. Mais, ils entraînent une dépendance/servitude toxique dont il faut, à défaut de modifier ses pratiques, au moins en être conscient. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

« Une forme de deuxième identité, mais cette fois-ci numérique. Il ne faut donc pas sous-estimer cet espace, le réguler (pas de manière liberticide). C'est un espace qui permet beaucoup de choses, mais il a beaucoup de contreparties (écologique, sociale, etc.) » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Le principal problème à mes yeux est le fait que la connexion numérique ne cesse jamais, ce qui signifie que l'on ne peut jamais réellement se couper des contraintes professionnelles. » (Femme, moins de 25 ans, niveau master)

Une forte réflexivité des étudiant.e.s autour de la place du numérique

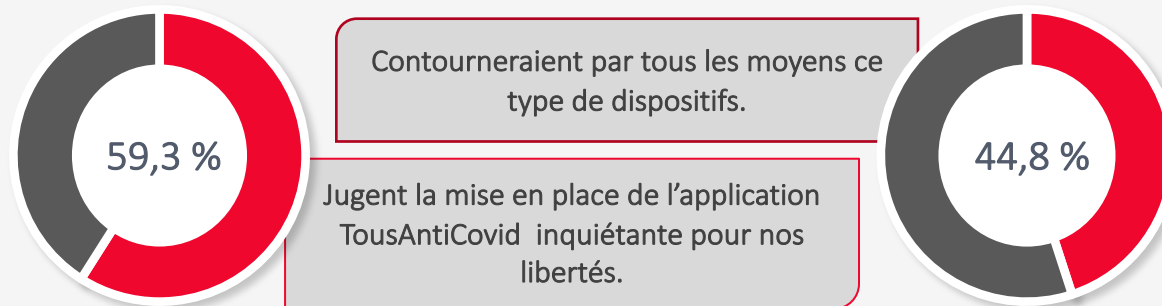
Parmi les réserves émises par les étudiant.e.s, les interrogations autour de la collecte et du traitement des données personnelles et, conséquemment, de la préservation de la vie privée en ligne ressortent de façon majeure. La crise participe de la réflexion de nos répondant.e.s sur la souveraineté numérique, leur dépendance aux outils et leur capacité individuelle à protéger certaines informations partagées *via* différentes plateformes. Cela fait ressortir l'enjeu autour de la littératie numérique, qui se trouve définitivement exacerbé par le recours au « tout numérique » ayant marqué le vécu de cette crise sanitaire. *In fine*, celle-ci met clairement en évidence la capacité critique et la réflexivité de la plupart des étudiant.e.s de notre échantillon.

▪ La nécessité d'une « éducation » au numérique pour un usage responsable des outils

« Nous manquons de recul, de bon sens et de formation dans ces domaines, ce qui engendre des dérives (personnes exclues par manque de connaissances numériques, personnes dépendantes des réseaux, mauvaise gestion des informations et absence d'esprit critique chez les utilisateurs.) » (Femme, moins de 25 ans, niveau doctorat)

« Il faut savoir s'en servir à bon escient (pour s'informer correctement par exemple) car il peut être un facteur de perte de liberté autant par rapport au traçage que par rapport à la présence mentale (il ne faut pas s'isoler). » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

▪ Des étudiant.e.s critiques quant à l'usage de dispositifs tels que TousAntiCovid



▪ ... Mais exprimant de vives inquiétudes relatives au respect de la vie privée et des données personnelles

« Trop invasive, dangereux pour nos libertés, pas assez sécurisée et surtout notre souveraineté numérique est inexistante. » (Femme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Je pense que le numérique met en péril nos libertés et les relations humaines, et qu'il faudrait repenser intégralement nos usages et les diminuer très fortement. » (Homme, moins de 25 ans, niveau licence)

« Le numérique occupe trop de place et rend la vie, les relations humaines de plus en plus virtuelles. De plus, il enregistre trop de données nous concernant, sur nos activités, déplacements... » (Homme, 25-35 ans, niveau master)

Références

- Aagaard, J. (2016), Mobile devices, interaction, and distraction: a qualitative exploration of absent presence. *AI & Soc*, 31, 223-231.
- Balleys, C. (2015), *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. « Le savoir suisse ».
- Barthou, E. (2021). *Les pairs à l'adolescence*. PUL, Belghith F., Ferry O., Patros T. et Tenret E. (2020). La vie étudiante au temps de la pandémie de covid-19 : incertitudes, transformations et fragilités, OVE Infos, n°42.
- Barthou, E. & Bruna, Y. (2021), *Le travail en période de confinement : tensions, accélérations et opportunités*, <hal-03094957>.
- Barthou, E. (2018). Rapport final de l'enquête « Égalité femmes – hommes à l'UPPA ».
- Boyd, D. (2014), *It's complicated.*, New Haven, Yale University Press.
- Daniel, M. (2013). L'engagement des individus pour le développement durable : une étude quantitative des achats et des usages durables [1]. *Management & Avenir*, 6(6), 185-203.
- Déchaux, J. (2009). *Sociologie de la famille*. Paris: La Découverte.
- Galland, O. (2009). *Les jeunes*. Paris: La Découverte.
- Gaviria, S. (2012). La souffrance de l'autonomie: La première expérience de vie en solo des étudiants. *Agora débats/jeunesses*, 3(3), 7-17.
- Gergen, J. K. (2002), The challenge of absent presence, *Perpetual contact: mobile communication, private talk, public performance*, 227-242.
- Ghobadi, S. & Ghobadi, Z. (2015). How access gaps interact and shape digital divide: a cognitive investigation, *Behaviour & Information Technology*, 34:4, 330-340.
- Guionnet, C., Neveu, E. (2004). *Féminin/Masculin. Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, Collection U.
- Jauréguiberry, F. (2014), La déconnexion aux technologies de la communication, *Réseaux*, n° 186, 17-49.
- Jauréguiberry F., Proulx S. (2011), *Usages et enjeux des technologies de communication*, Ramonville-Saint-Agne, Erès.
- Jenkins, H., Ito, M., Boyd D. (2018), *Culture Participative : une conversation sur la jeunesse, l'éducation et l'action dans un monde connecté*, Caen, C&F Editions, coll. Les Enfants du Numérique.
- Kiyindou, A. (2009). Introduction: Réduire la fracture numérique, une question de justice sociale ?. *Les Cahiers du numérique*, 1(1), 11-17.
- Koschmieder A., Brice-Mansencal L., HOIBIAN S. (2019). Environnement: les jeunes ont de fortes inquiétudes mais leurs comportements restent consuméristes. *Consommation et modes de vie*, N°CMV308.
- Le Breton, D. (2014). Le corps entre significations et informations. *Hermès, La Revue*, 1(1), 21-30.
- Picard, D. (2020) in *Les jeunes face au Covid-19 : le besoin de vie sociale est «particulièrement fort» à cet âge*, Le Parisien, 28 juillet 2020.
- Riandey B. et Blöss-Widmer I. (2009) *Introduction aux sondages à l'usage du plus grand nombre*. <hal-01272371f>
- Rosa, H. (2018). *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, trad. de l'all. par Sacha Zilberfarb et Sarah Raquillet, Paris, La Découverte.
- Singly (de), F. (2007). *Sociologie de la famille contemporaine*. Paris, Armand Colin, 2007, coll. « 128 ».
- Singly (de), F. (2003). *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*. Paris : Armand Colin.
- Thoury, C. (2017). *L'engagement étudiant dans un monde d'individualisation : construction identitaire et parcours politiques*. Thèse de Sociologie. Université Sorbonne Paris Cité, 2017. Français.
- (2016). Outil pratique - Le repérage des signes de souffrance chez le/la jeune isolé-e étranger/ère [1]. *Journal du droit des jeunes*, 8(8-9-10), 49-62.